

LA RUE CASE NÈGRES, pages 98-99 – Mr MÉDOUZE

Des gens entrent et sortent. M'man Tine m'a recommandé de ne pas bouger de la place où je me trouve, puis elle est sortie. Beaucoup de femmes sortent aussi. Je me faufile alors parmi les quelques personnes qui entourent M. Médouze.

Il est étendu sur le dos, M. Médouze, et vêtu de son pagne couleur de sa peau. Il a été étiré, pour ainsi dire, le long de son étroite planche noire, afin que ses deux pieds et ses bras puissent y trouver place. Ses yeux sont entrouverts, comme s'il ne dormait pas ; mais ce ne sont pas ces mêmes yeux qui reflétaient les autres soirs la lueur des feux que nous allumions.

Et au milieu de sa barbe laineuse et d'un blanc gris et roussi, sa bouche montre des dents espacées et rouillées, en un sourire roide qui lui donne l'air de trouver drôle qu'on soit assemblé si nombreux autour de lui. Un sourire qui fait penser à un rat mort au milieu d'un chemin.

Au premier abord, je n'ai rien trouvé de drôle, même dans sa physionomie ; mais après l'avoir considéré un moment je sens mon cœur qui grossit, qui grossit dans ma poitrine, et j'ai envie d'appeler « M. Médouze ! » comme je le fais parfois lorsqu'il dort et qu'il ne m'a pas entendu entrer dans sa cabane mais la rigidité de son attitude et la fixité de son expression me suggèrent un peu les caractéristiques de la mort.